

**LE
PRÉCURSEUR**

Mai-Juin

1964



*Les deux choses sont nécessaires:
l'amour de la vérité et l'amour de la
personne, c'est-à-dire la charité envers
le prochain... Unis ainsi, ils peuvent
effectivement unir les hommes et créer
l'harmonie d'une façon très efficace.*

S. Em. le Cardinal Bea.

(D. C., 1963, 274.)

PAGES-COUVERTURE:

Fleurs du Japon.

C'est le jour de la « Ponctualité. »

Le garçonnet a oublié le battant de son horloge...

Une fille qui rit d'un garçon: chose rare au Japon

Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication. Port payé à Montréal.

LE PRÉCURSEUR

2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal (26) Canada

Revue bimestrielle publiée par les Sœurs
Missionnaires de l'Immaculée-Conception
avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

NIHIL OBSTAT: M. l'abbé A. Cossette, p.m.é., 5 janvier 1964.

No 3
Mai - Juin 1964
Vol. XXIIIe

SOMMAIRE

S. S. Paul VI à Jérusalem	98
Le problème missionnaire au Japon <i>R. P. L. Elders, S.V.D.</i>	100
De sinistre mémoire	109
Chiloé <i>Sr Marguerite-de-l'Enfant-Jésus, m.i.c.</i>	115
Par monts et par vaux en Bolivie <i>Sr Léon-Joseph, m.i.c.</i>	118
Comment Totonicapan revit le drame de la Passion <i>Sr Philippe-du-Sauveur, m.i.c.</i>	125
Plantes médicinales <i>Sr Marthe-du-Sacré-Cœur, m.i.c.</i>	129
Pour trouver le chemin des cœurs <i>Sr Blandine-de-Jésus, m.i.c.</i>	134
Étapes d'une foi vivante <i>Sr Marie-Esther, m.i.c.</i>	137
Musique et langue japonaises <i>Sr Pauline-de-Lisieux, m.i.c.</i>	140
Au Centre chinois d'Ottawa <i>Sr Sainte-Nina, m.i.c.</i>	143

Abonnement: Par an \$ 1.50
A vie \$25.00

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.



S. S. PAUL VI A JERUSALEM

Sa prière au
Saint-Sépulcre

IMPLORATION POUR L'UNITE

Seigneur Jésus, notre Rédempteur, ravive en nous le désir et la confiance en ton pardon, affermis notre volonté de conversion et de fidélité, faisons goûter la certitude et aussi la douceur de Ta miséricorde.

Seigneur Jésus, notre Rédempteur et Maître, donne-nous la force de pardonner aux autres pour que nous soyons vraiment, nous aussi, pardonnés par Toi.

Seigneur Jésus, notre Rédempteur et Pasteur, mets en nous la capacité d'aimer, comme Tu veux que, à ton exemple, et avec Ta grâce nous T'aimions, ainsi que tous ceux qui sont nos frères en Toi.

Seigneur Jésus, notre Rédempteur et notre Paix, qui nous as fait connaître Ton suprême désir: « *Que tous soient un* », exauce ce désir, que nous faisons nôtre, et qui est devenu, ici, notre prière: « *Que tous nous soyons un!* »

Seigneur Jésus, notre Rédempteur et notre Médiateur, rends efficaces auprès du Père des cieux les prières que nous Lui adressons maintenant dans le Saint-Esprit.

Le baiser de paix du Pape Paul VI et du Patriarche Athénagoras

« *Que cette rencontre soit le signe et le prélude de choses à venir.* »

A l'issue de leur rencontre de Jérusalem, le Saint-Père Paul VI et le patriarche œcuménique Athénagoras, en accord avec son Saint-Synode, ont ensemble convenu de la grande importance de cet événement et ont remercié le Dieu Tout-puissant, le Fils et le Saint-Esprit qui ont guidé leurs pas vers la Terre Sainte où notre commun Rédempteur, le Christ Notre-Seigneur, a vécu, enseigné, est mort et ressuscité et est monté aux cieux, d'où il a envoyé le Saint-Esprit sur la jeune Eglise.

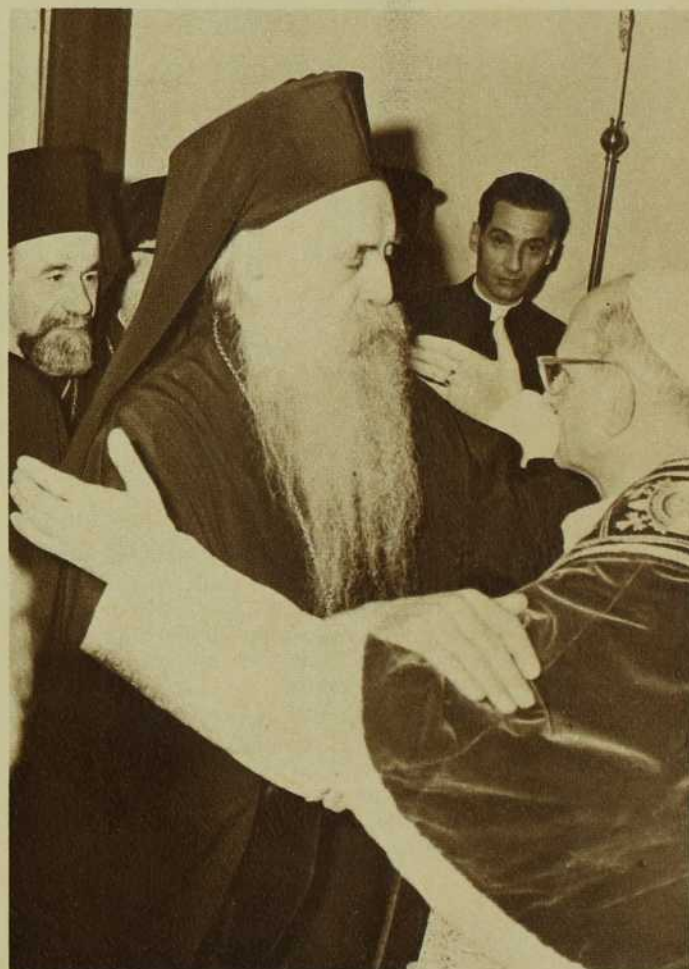
Cette rencontre ne peut être considérée que comme un geste fraternel, inspiré par la charité du Christ qui a laissé à ses disciples son commandement suprême de s'aimer les uns les autres, de pardonner les offenses soixante-dix-sept fois et d'être unis entre eux.

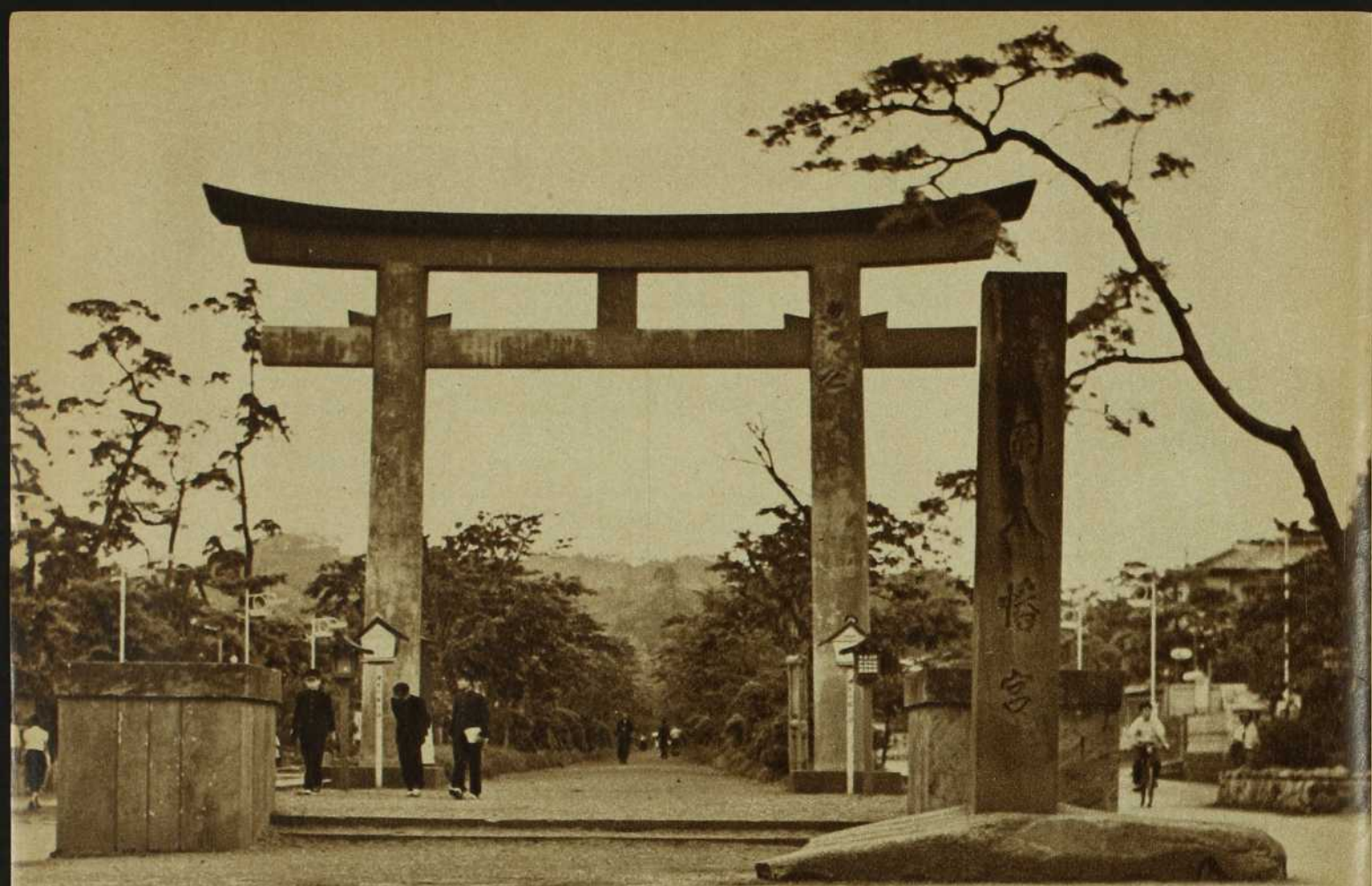
Les deux pèlerins, les yeux fixés sur le Christ, l'exemple et l'artisan, avec le Père, de l'unité et de la paix, prient Dieu pour que cette rencontre soit le signe et le prélude de choses à venir, pour la gloire de Dieu et l'illumination de son peuple

fidèle. Après tant de siècles de silence, ils se sont unis dans le désir de mettre en œuvre la volonté du Seigneur et de proclamer la vérité éternelle de sa parole confiée à l'Eglise.

Ces sentiments communs sont annoncés à tous les membres de leurs hiérarchies respectives et à tous les fidèles, pour qu'ils puissent aussi y participer et offrir à Dieu de nouvelles prières pour que la vérité de la seule et unique Eglise du Christ et de son Evangile, lumière et salut du monde, puissent briller d'un plus grand éclat aux yeux de tous les chrétiens.

Texte du Communiqué publié par le Pape Paul VI et le Patriarche Athénagoras à l'issue de leur rencontre à Jérusalem.





LE PROBLÈME MISSIONNAIRE AU JAPON

Par le R. P. L. ELDERS, S.V.D.

L'Eglise catholique avance avec une extrême lenteur au Japon. C'est un fait, et douloureux! Pourtant, qui s'en préoccupe, qui s'interroge sur ce problème d'importance primordiale? La conversion du monde ne se place-t-elle pas au cœur même de notre vocation de baptisé, qui nous fait participer aux missions des trois divines Personnes, au mystère de la prédestination et de la grâce?

Pour nous missionnaires, ce mystère qui voile la présence de Dieu ne devrait-il pas faire souvent l'objet de nos méditations et nous permettre d'en-

trer en contact avec le Seigneur? Essayons donc de l'étudier un peu.

On pourrait offrir trois solutions au retard de l'évangélisation du Japon:

a) L'Eglise se serait servi de moyens peu appropriés, inefficaces; donc, dans la présentation de l'Evangile, ses missionnaires auraient négligé l'adaptation nécessaire à la mentalité japonaise.

b) L'heure du Japon ne serait pas arrivée, c'est-

à-dire ce moment de l'histoire où Dieu répand sur un peuple une grâce spéciale, porteuse de salut.

c) Pour se convertir, une nation doit avoir atteint un certain niveau de vie spirituelle. Or, pour le Japon, le temps d'épreuve et de maturation ne serait pas encore terminé.

Reprenons chacun de ces points:

1 - De nos jours, il est vrai, les Papes eux-mêmes parlent de renouveau, d'adaptation. On permet l'emploi des langues vulgaires, pour une meilleure participation des fidèles à la Liturgie. On demande à l'Eglise de se dépouiller de ses habits occidentaux pour revêtir des vêtements africains ou asiatiques. Ces changements et autres supposent une révision des anciennes méthodes. C'est exact, et très bien. Mais en conclure que la non-réussite des missions au Japon vient uniquement d'un manque d'adaptation, manifesterait, ce me semble, une grossière simplification et une interprétation fausse des faits.

Faire dépendre la conversion d'un peuple d'Asie du seul changement de procédés équivaudrait à affirmer que durant quatre cents ans et plus, l'Eglise s'est trompée en utilisant des méthodes erronées, impuissantes à toucher les masses de l'Orient. Que ferait-on alors de l'assurance du Christ de rester continuellement avec les siens et de les assister en toutes circonstances ?

Sans doute, peut-on déplorer certaines erreurs de tactiques, des comportements plus ou moins malheureux et regrettables, mais la promesse de Jésus ne permet pas d'accuser son Eglise d'infidélité substantielle dans la transmission du Message.



Espoir de l'Eglise de demain.

**Une rencontre après 20 ans:
Sœur Marie-Casimir, et
son ancien professeur,
Sr Sainte-Angèle-de-Méridi
(Marie-Jeanne L'Heureux,
de Loretteville).**






De plus, ne constatons-nous pas des résultats magnifiques obtenus en d'autres pays d'Asie et d'Afrique, par exemple, à Flores, à Timor, en Ouganda et en Urundi, etc., où des populations presque entières se sont converties.

Si le visage latin de l'Eglise catholique avait constitué un obstacle à la conversion du Japon,

comment pourrions-nous expliquer qu'il en ait été autrement au Congo belge, pour ne citer qu'un cas ?

2 - Aussi longtemps que nous ne voyons pas Dieu, plusieurs aspects du mystère de la grâce nous échappent. Ainsi, il pourrait y avoir une époque de salut ou de conversion pour un peuple dans sa totalité,



Chrétiens et non-chrétiens,
tous les petits du Jardin d'enfants
s'unissent dans la prière.

Le Père missionnaire visite
une famille de la campagne.

et ce temps ne serait pas encore venu pour le Japon. Cependant, l'Écriture ne mentionne aucune période de ce genre, et le Christ a dit tout simplement à ses apôtres d'aller prêcher l'Évangile à toutes les nations. Nulle allusion à des temps favorables ou défavorables.

Cette deuxième solution ne nous éclaire donc pas davantage sur le problème missionnaire du Japon.

3 - La Bible nous apprend combien longue fut la préparation du peuple juif à la venue du Christ. Notre Sauveur parut après des siècles d'attente, quand la plénitude des temps fut accomplie.

Si l'on met en parallèle ce cheminement millénaire du monde hébreu vers le Messie avec la conversion des autres peuples au Christianisme, il faut admettre le processus suivant: La loi morale, les conceptions que l'intellect humain se forme de Dieu, du bien et du mal, de la dignité de l'homme, de ses devoirs, doivent, dans tel ou tel groupe de l'humanité, atteindre au niveau où elles se trouvaient chez les Juifs à l'époque de la naissance du Sauveur.





Et en supposant qu'il en soit ainsi, le Christianisme pour s'implanter dans une civilisation, devrait rencontrer les conditions opérées par ce même processus de mûrissement. Par conséquent, en plus de la grâce, une certaine préparation historique du milieu culturel serait nécessaire afin de permettre à l'Eglise de faire accepter sa doctrine et d'assurer son développement progressif.

Pour surprenante qu'elle paraisse au premier abord, cette conclusion me semble néanmoins assez logique. Au cours des siècles passés, les missionnaires appliqués à l'apostolat chez les non-chrétiens ont réussi à améliorer la situation de plusieurs contrées. Ils ont établi des écoles, ouvert des hôpitaux,

organisé des œuvres d'assistance sociale, préparant ainsi la voie à une vie religieuse normale. Pour l'ordinaire, il s'agissait de populations aux mœurs et coutumes primitives.

Mais, en face de civilisations anciennes et raffinées, comme celles de l'Orient, on peut se demander si le climat spirituel de ces sociétés constitue bien une pierre d'attente pour le catholicisme ?

Un mot d'explication. Le Christianisme et sa culture propre ouvrent sur le monde et sur l'homme des perspectives tout à fait spéciales. Ils présupposent et admettent l'existence d'un Dieu créateur, distinct de son œuvre; ils enseignent la dignité et



Deux vieux amis se saluent aimablement.





la liberté de l'homme; le concept du péché; les devoirs envers le prochain; ils favorisent une société où la monogamie et la propriété privée sont reconnues, mais où également la pression des clans familiaux ne s'exerce pas de façon abusive.

Or, en dépit de leur sagesse et de leur grandeur, les cultures de l'Orient, celle du Japon, en particulier, ne renferment-elles pas des attitudes fondamentales opposées à l'esprit chrétien? Il s'ensuivrait, chez la majorité des individus de ce peuple, une répugnance instinctive, un manque de compréhension et d'attrait vis-à-vis certains aspects du Christianisme. L'Eglise catholique et son *Credo* feraient ainsi pour eux figure d'étrangers.

Quelle espérance reste-t-il donc pour l'avenir?

Disons en premier lieu, qu'une culture est un organisme vivant et non un corps mort. Même inspirée du bouddhisme, celle du Japon peut et doit évoluer.

Sœur Marie-Xaverio, directrice
du Jardin d'enfants de Tokyo.

A l'heure actuelle, les peuples afro-asiatiques subissent en profondeur l'influence de la civilisation occidentale. Un système scolaire à peu près identique, dans la plupart de ces pays laisse prévoir, dans quelques générations, un nivellement de la pensée et du comportement humains, alors que la facilité des moyens de communication tend à l'uniformité dans les habitudes de vie courante. Et, du même coup, ne peut-on pas espérer une assimilation graduelle des idées chrétiennes et une poussée de plus en plus forte et accélérée vers le Royaume du Christ? C'est là, pour nous, un grand motif de confiance.

En second lieu, même si l'œuvre missionnaire, qui s'accomplit aujourd'hui dans les difficultés, ne

semble guère obtenir de succès, elle contribue néanmoins à modifier la température spirituelle du Levant. La présence des apôtres de l'Évangile, leur vie, leurs paroles agissent sur la mentalité des Japonais. C'est une semence jetée en terre: le grain pourrit et meurt, mais sa mort assure la germination.

Ceux qui, malgré l'échec apparent, acceptent de rester quand même à leur tâche obscure et sans gloire, préparent la fécondité des moissons futures. Comme le disait le Père de Foucauld: « Il y aura peut-être des siècles entre les premiers coups de pioche et la moisson; mais plus on travaillera tôt et plus on fera d'effort, plus celui qui « donne à qui demande, et ouvre à qui frappe » bénira le travail de ses serviteurs et fera mûrir les fruits. »

Le Japonais a beau évoluer
dans ses habitudes
de vie courante,
grand-mère continue toujours
de fumer
tranquillement sa pipe.



Omsen - in - Trouw



HAITI

DE SINISTRE MÉMOIRE

FLORA

Flora, digne sœur de Hazel, appartient maintenant au passé. Ceux qui n'ont vu ses ravages que sur l'écran, l'ont déjà oubliée, et c'est tout ordinaire, car ils ne vivent pas les suites de son passage, la séquelle des maux engendrés.

Mais Haïti se souvient et souffre encore. Sur-tout la partie sud-ouest où se trouve le diocèse des Cayes. S. Exc. Mgr Louis Collignon, o.m.i., avait à peine fini de relever ses paroisses des ruines laissées par Hazel, que Flora rase douze églises et une



Ici le cyclone a passé :

Intérieur de l'église
de Fond-des-Blancs.



Eglise de Petit-Trou-
de-Nippes.



Sur la route nationale.



centaine de chapelles, endommageant presbytères, écoles et couvents quand elle ne les détruit pas au complet. Aquin, Miragoane, Petit-Goave, Fond-des-Nègres et quelques autres villages n'existent plus. De l'église d'Aquin, il ne reste que les quatre murs. Les bancs neufs, en bois dur, forment un

monceau de poussière. Le pauvre curé a tout perdu, même son bréviaire.

Les villes ont l'air d'avoir subi des bombardements. A Belle-Rivière, des sections entières ont disparu: *cailles*, bêtes et gens. A l'Anse-à-Veaux,



la mer a englouti tout le bas de la ville. Le préfet de l'endroit, qui travaillait plus haut sur ses terres, a vu partir sa maison, sa femme et ses enfants emportés par les flots. Aux Cayes, nos vieillards et nos malades de La Charité ont prié avec ferveur pour la protection de l'établissement. Nicolas, (notre gardien) avait tout prévu en cas d'inondation. Grâce à Dieu l'évacuation ne fut pas nécessaire. Trois jours et trois nuits, il est tombé sans arrêt une pluie torrentielle poussée par un vent violent. Impossible de se rendre à Charpentier.

Que de familles demeurent sans abri! Et cette chère famille haïtienne, elle ressemble à toute autre famille d'ici-bas: elle possède sa fierté familiale. Lorsqu'une famille réussit à se construire une maison.

on sait comment elle se croit propriétaire d'un palais... peu importe les dimensions et les matériaux. Si la maison est ébranlée ou écrasée, toute la famille s'en ressent et souffre: c'est comme une partie d'elle-même qu'elle a perdue.

Au Québec, on se plaint souvent du manque de logis. Qu'arriverait-il si toutes les maisons de ses villes étaient rasées d'un seul coup? Le problème suscité par une telle catastrophe serait presque sans solution. C'est en imaginant pareille situation que l'on comprend la détresse de nos bons Haïtiens éprouvés par le cyclone. En dépit de cette lourde épreuve leur foi reste ferme, et l'on entend toujours cette expression typiquement haïtienne « Bon Dieu bon ».

Mgr Collignon a traduit le sentiment général du peuple lorsqu'il a dit, au cours d'un service chanté en sa cathédrale pour les victimes de Flora: « Je suis comme le saint homme Job. Dieu a tout donné; Dieu a tout retiré, que son saint Nom soit béni! »

O vous qui vivez dans de confortables demeures, ne vous désintéressez pas des sans-abri et des affamés d'Haïti. Même après des mois, Flora les tient encore sous un régime d'austérité.

SOEUR SAINT-FRANCOIS-DE-PAULE¹, m.i.c.

L'INONDATION

Limbé, situé au nord d'Haïti et épargné par Flora, a connu une autre calamité: le débordement de sa rivière gonflée par les grosses pluies et les torrents impétueux formés dans les montagnes.

Le 15 novembre, il fallut renvoyer des groupes d'élèves, car plusieurs institutrices manquaient par suite de la mauvaise température: pluie continuelle accompagnée d'un vent très fort.

Le soir, Sœur Saint-Jean-Bosco² crut prudent de transporter à l'étage l'harmonium de la pièce du rez-de-chaussée où se réunit la chorale pour les répétitions. L'on venait à peine d'enlever l'instrument, que l'eau envahit le rez-de-chaussée et se mit à monter à vue d'œil. Alors nous entreprîmes d'opérer le sauvetage du matériel scolaire. Lorsque nous nous engageâmes dans l'escalier le flot atteignait déjà deux pieds au-dessus de la véranda.

Dans la salle de communauté, nous pouvions suivre les progrès de l'inondation. Le courant rapide charriait tout ce qu'il avait rencontré: ustensiles de cuisine, chaises, lits, nattes, etc. Nous appréhendions toujours d'apercevoir des corps humains... Notre voisin, M. Henri, avait fermé les portes et les fenêtres de sa maison et logé ses enfants sous les combles. Au milieu du bruit sinistre, on entendait les petites voix claires prier la Vierge « *T'en prie, Maman Marie, veillez sous pitites ou pas quitté nou mourir, sou-plé.* »

Notre clinique Saint-Jean, à une cinquantaine de mètres du couvent, affrontait aussi le flot déchainé. L'infirmière, Sœur Henriette-du-Saint-Esprit³, et ses quatre auxiliaires haïtiennes, luttèrent de toutes leurs forces contre l'eau qui voulait s'introduire partout. La muraille entourant le terrain céda,

et l'on dut enfoncer une porte afin de pratiquer une issue. Le courant faisait le tour des vérandas. En arrière de l'hôpital, le mur céda aussi, et ce fut heureux car l'eau put s'écouler. A la pédiatrie reposaient une vingtaine de petits malades inconscients du danger. Des voix affolées qui s'interpelaient perçaient la nuit. Des maisons s'effondraient, et c'était la plongée dans l'eau qui avait envahi la place depuis longtemps.

Nous étions six missionnaires à vivre ces heures d'angoisse et à égrener notre rosaire pour ces gens que nous aimions et que nous étions impuissantes à secourir. La grande église, toute illuminée, hébergeait de très nombreux réfugiés. La maison de notre voisin de gauche était aux deux tiers immergée. Dans la cour de récréation de l'école, le cou-

Il a sauvé son tambour.



¹ Marie-Thérèse Laperrière, de Québec.

² Angéla Désilets, de Montréal.

³ Henriette Lapierre, de Sainte-Marie de Beauce.

rant avait brisé le portail pour abattre ensuite la muraille juste au point de jonction des multiples bras de la rivière endiablée. Vers 11 heures, le Delco cessa de fonctionner. Plus de lumière dans les rues. Aux cris de terreur répondaient des cris d'impuissante détresse. Vers 1 heure, le danger sembla conjuré: l'eau commença à baisser.

Au point du jour, nous pûmes constater les dévastations. De fortes ravines creusaient la chaussée transformée en une boue épaisse. La belle école des garçons avait subi des dommages considérables: la muraille qui l'entourait n'était qu'un amas de débris, et là comme ailleurs l'eau avait atteint à la mi-hauteur des murs. A notre couvent les vérandas étaient recouvertes de boue de même que les classes. Impossible de passer là. Du côté de la rivière survint un cortège funèbre: des hommes transportaient sur leurs épaules, à une fosse commune, les cadavres de sept victimes de l'inondation. Ils avançaient péniblement, de l'eau aux genoux, et toujours exposés à glisser dans la boue. Le R. P. Le Pévédic, qui se tenait au carrefour, bénissait chacun des noyés.

Les cris de douleur se mêlaient aux sanglots des familles en deuil. Nous reconnûmes à sa robe bleue, Prima, l'une des lessiveuses de la Clinique. Elle avait perdu la vie en même temps que son petit-fils. On retrouva également dans la vase le corps d'un pauvre papa qui serrait contre lui ses deux petits garçons.

Toute la journée se passa à nettoyer deux classes.

Les hommes pelletaient la terre sur les planchers, puis ils arrosaient et finissaient à l'aide de balais. Il fallut sortir tout le mobilier auquel adhéraient des paquets de boue. A l'église, Monsieur le vicaire et une équipe de femmes travaillèrent dur pour rendre la maison de Dieu convenable pour le culte.

Le dimanche, il fallut se costumer pour aller à la messe et se chercher un sentier praticable. C'était une pitié de voir les maisons à moitié démolies et tout le pauvre avoir des gens étendu au soleil: café, pistaches, haillons, nattes. Le soir, le mauvais temps recommença et l'inondation avec, moins forte cependant.

La corvée formidable du nettoyage de notre école dura une semaine. Nous progressions lentement d'une classe à l'autre, au prix d'un labeur ardu et combien malpropre. Un peu partout, éparpillés du grenier au rez-de-chaussée, et sur les vérandas, séchaient au soleil les cahiers et les livres imbibés d'eau et maculés de boue. Nos pauvres écolières gardent un souvenir tangible de la terrible inondation.

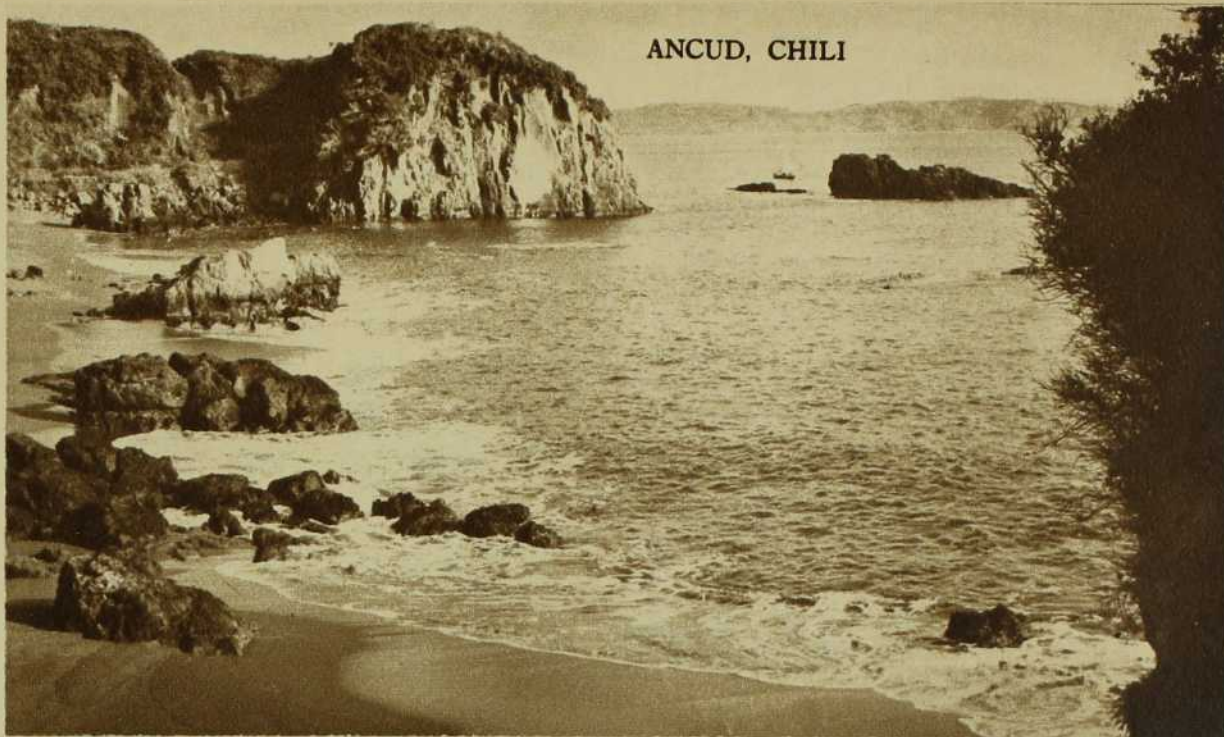
Le 21 cessa la pluie. Nous avons invoqué la Vierge de la Présentation sous le nom de Notre-Dame du Soleil. Petit à petit la vie reprit son cours normal... Les marchandes nous revinrent avec leurs fruits et leurs légumes. Il ne nous restait plus qu'à prier un *Magnificat* fervent, car le ciel avait visiblement protégé les missionnaires et leurs tout petits patients de la Clinique Saint-Jean

SOEUR MARIE-THÉODORE ¹, m.i.c.



**Au Cap-Haïtien:
nul ne prévoit
le désastre
tout proche.**

¹ Lucienne Gadoury, de Sainte-Elisabeth de Joliette.



ANCUD, CHILI

CHILOÉ

« Ile étrange et lointaine », telle m'avaient décrit Chiloé, les livres traitant de l'Amérique du Sud et du Chili en particulier. Aussi, étais-je anxieuse de vérifier, par moi-même, ces caractéristiques de mon nouveau champ d'apostolat.

Lointaine, elle l'est, en effet, cette grande ile du sud chilien, à quelques centaines de milles seulement de l'Antarctique.

Etrange, Chiloé mérite également ce qualificatif. Terre de volcans, souvent en butte à des secousses sismiques, elle émerge de l'Océan Pacifique qui déferle sur ses rives des lames pas toujours pacifiques! Nul pays au monde, dit-on, n'a le privilège d'une vue sur la mer aussi vaste et aussi

merveilleuse que le Chili. Chiloé bénéficie de cet avantage.

Et ses collines aux teintes de verts variant à l'infini avec le soleil, la pluie, le froid ou le déclin du jour, quel tableau!

La fertilité du sol en fait un petit paradis terrestre. Y poussent en abondance les fleurs, les fruits et toutes sortes de légumes, surtout la pomme de terre. N'est-ce pas de Chiloé que Francis Drake importa des tubercules en Europe, vers 1570?

Les saisons sont ici à l'opposé de celles de chez nous. Arrivées en été, nous avons une température de 65° F. au soleil de midi, et pourtant, cet été est exceptionnel

paraît-il. Que sera donc l'hiver, sans chauffage? Les pluies tombent froides et denses.

Ancud, au nord, est la capitale de la province, C'est une ville de 8,000 habitants fort sympathiques.

Comme dans tout le Chili, où la scolarité est obligatoire jusqu'à l'âge de 14 ans, on remarque un extraordinaire désir d'instruction. La ville est appelée la « Cité étudiante ». Elle possède un Séminaire, un lycée, une Ecole Normale et plusieurs collèges.

S. Exc, Mgr A. Duran, évêque du diocèse, a confié à notre Communauté, l'éducation supérieure des jeunes filles.

L'enseignement se donne en es-



Vue d'Ancud.



Sur la grève, les pionnières d'Ancud: Sœur Marguerite-de-l'Enfant-Jésus, Sœur Sainte-Sabine (Laurette Goulet, de Ste-Sabine), Sœur Bernard-Marie (Juliette Desnoyers, St-Henri de Mascouche), Sœur Saint-Alexis (Dolorès Tremblay, de Kénogami).

pagnol, mais des heures sont aussi consacrées à l'étude de l'anglais. La religion figure au programme de toutes les classes. Le dimanche, les églises se remplissent, et l'on peut dire avec vérité que les gens y prient. Cependant, pour 90,000 catholiques, 26 prêtres seulement, et une vingtaine de religieuses! Quelle pauvreté comparée à l'effectif en prêtres et en religieux des diocèses du Canada!

Endurci au froid humide de ses maisons sans feu, loin du confort et des jouissances modernes qui ne l'ont pas encore atteint, le peuple de Chiloé se montre patient, tenace, courageux, plein de souplesse, et naturellement religieux. Quelle belle floraison d'héroïsme ne produirait-il pas, si des



Avec raison, la ville est appelée la « Cité Etudiante ».



La cathédrale d'Ancud.

prêtres en plus grand nombre venaient lui rompre le Pain de Vie, si des religieuses apportaient à ses enfants les bienfaits d'une éducation et d'une formation chrétienne approfondie!

Une humble missionnaire d'Ancud adresse au ciel une fervente prière à cette intention. Ne vous joindrez-vous pas à elle?

SOEUR MARGUERITE-DE-L'ENFANT-JÉSUS, m.i.c.

(Fleur-Ange L'Heureux, de Montréal).

Par Monts ET PAR Vaux EN BOLIVIE



par SŒUR LÉON-JOSEPH, m.i.c.

(Simone Sabourin, 64 St-Isidore de Prescott, Ont.)

En janvier, j'allai prêter main-forte à la petite communauté m.i.c. d'Irupana éprouvée par la maladie. Ce fut pour moi, habitante de la vallée de Cochabamba, l'occasion de connaître ces régions qu'on nomme les Yungas et l'Altiplano.

Je volai jusqu'à La Paz en moins d'une heure, mais pour couvrir la seconde partie du trajet, il me fallut mettre beaucoup plus de temps. On va de La Paz à Irupana en camion ou en jeep. Après trois jours d'attente, je partis en jeep avec Sœur

Irène-de-Jésus¹ et Sœur Marie-Juliette² qui retournaient à leur poste.

Vers la Cumbre

Au sortir de La Paz, d'énormes masses de pierre sombre semblent monter la garde pour écraser les voyageurs au passage. Un peu plus loin, les éléments de la nature ont réalisé, au cours des siècles, de gigantesques et magnifiques œuvres d'art, donnant à certaines montagnes la forme de cathédrales et de châteaux sculptés dans le roc. C'est à s'y méprendre! On dirait, à distance, de véritables clochers, minarets et tourelles lancés très haut dans l'espace. Plus on approche de la Cumbre, point culminant de la région, plus l'atmosphère se refroidit. Presque toute l'année, il y a de la neige, et les voyageurs ont souvent à descendre pelleter leur chemin. Là-haut, à ce sommet des Andes, domine une statue géante du Sacré-Cœur, visible de partout. Elle est comme posée là pour le réconfort et l'orientation des voyageurs.

Bientôt le décor change.

Les Yungas

Le mot « Yungas » signifie: vallées fertiles, étroites et profondes dans les montagnes. En effet la végétation y éclate, exubérante, d'une splendeur tropicale: orangers et bananiers abondent.

Cette région est rendue fertile grâce aux très nombreuses cascades qui se déchargent des hauteurs avec fracas ou glissent avec un murmure cristallin.

¹ Irène Trudelle, Saint-Narcisse de Champlain.

² Juliette Ouellet, de Squatdeck.

L'une de ces chutes porte le joli nom de Voile de la Vierge tant sa masse d'eau écumante ressemble à un tulle léger bordé de fines dentelles.

En ces vallées, on peut s'adonner à tout genre de culture. Le café des Yungas est reconnu comme l'un des meilleurs du monde. Cependant la culture de la coca, qui requiert des soins particuliers et une main-d'œuvre experte, occupe le premier rang.

Cette culture de la coca

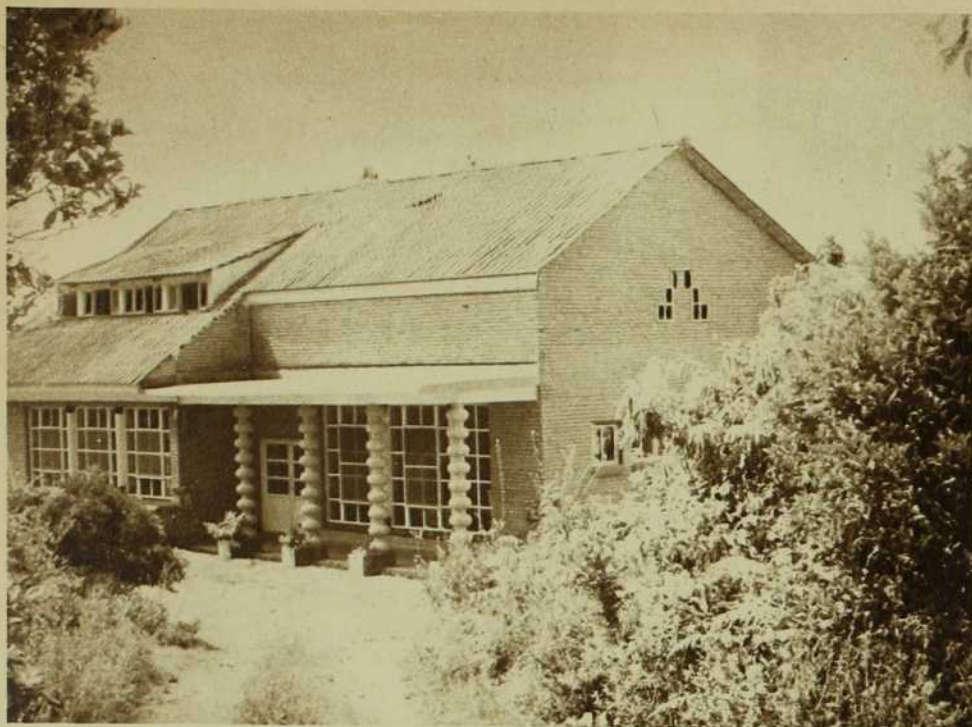
La coca est semée en pépinière. Au bout d'un an, les plants sont repiqués sur un terrain incliné, taillé en étroites terrasses (*tacanas*) ou gradins. Deux ou trois cents plants y sont disposés en ligne et symétriquement séparés pour capter le maximum de soleil.

Une plantation de coca donne quatre ou cinq récoltes par année, et cela pour quarante à cinquante ans, selon la fertilité du sol. Seules les feuilles sont ramassées. Les moissonneurs les cueillent vertes et bien développées, leur enlevant délicatement la queue. Quand s'annonce une période de beau temps elles sont mises à sécher dans des cours pavées de pierre d'ardoise. Une fois séchées, elles sont pressées, emballées et ficelées dans des feuilles de bananiers.

Un sixième de la production est exporté pour l'extraction de la cocaïne. Le reste se consomme au pays et, pour une large part, par les Indiens qui mâchent presque continuellement la coca pour tromper leur faim et soutenir leurs forces.



On va de
La Paz
à Irupana
en camion
ou en jeep.



Entrée
de l'hôpital
d'Irupana.

Irupana

Village des Yungas niché dans les montagnes à plus de 6,000 pieds d'altitude, Irupana compte une population de 4,000 âmes. Il possède un climat superbe, tempéré; il m'est apparu comme le royaume des oranges.

Depuis deux ans, notre Communauté y assume la direction de l'Hôpital Notre-Dame-de-la-Providence dont les pavillons se situent sur une colline isolée. En marge de leur service hospitalier, mes compagnes dispensent l'enseignement de la religion dans les écoles publiques environnantes, fréquentées par quelque sept cents élèves. Souvent encore elles sont appelées à domicile pour des malades que l'on a trop tardé à conduire à l'hôpital.

Je demeurai à Irupana un mois et demi. Lorsque je voulus retourner à La Paz, la saison des pluies marquait son apogée.

Je fis le voyage en camion. Une fois hors du village, le chauffeur stoppa à maintes reprises pour sonder le terrain. Était-ce prudent de s'aventurer parmi ces amas de roche, de gravier et de terre entraînés par les éboulis? Quelques milles plus loin, deux arbres cassés barraient la route. Ailleurs il fallut contourner des roches de trois à quatre pieds de diamètre! Intérieurement, je remerciais le Seigneur de ce que ces énormes cailloux n'aient pas attendu notre passage pour se détacher de la montagne! Plusieurs fois, notre véhicule s'engagea dans de véritables ruisseaux. Nous saluâmes La Paz avec un soupir de soulagement, après treize

heures d'un trajet laborieux au lieu des six heures habituelles.

L'Altiplano

A La Paz vint me rejoindre Sœur Marie-Monica¹, nouvellement arrivée. Impossible de voler jusqu'à Cochabamba avant quatre jours: nous avions compté sans l'affluence des voyageurs au temps du carnaval.

Nous optâmes pour la *fota* (l'autobus) par la route de l'Altiplano. Ce mot Altiplano se traduit littéralement par « Haute Plaine ». Les géographes décrivent ainsi cette région: immense plaine à plus de deux *milles* au-dessus du niveau de la mer, environnée de chaque côté par un mur de montagnes dont certaines cimes atteignent deux *milles* de plus.

L'Altiplano est en majeure partie très aride. Aux endroits les plus élevés le froid règne quasi polaire. Le seul moyen de transport se trouve le lama, brave bête capable d'affronter la rigueur du climat et chaussé d'un sabot qui lui permet d'escalader sans peine les sentiers des montagnes. Cet animal généreux fournit à l'Indien sa chair comme nourriture, sa laine pour la confection de vêtements chauds, sa peau pour chaussures, ses os pour la fabrication d'instruments de tricot, ses excréments pour combustible et engrais.

¹ Monique Allard, d'Aylmer East.

Le labour sur l'Altiplano.



Photo: Nations-Unies



Type robuste
de la Bolivie.



La *fleta* nous déposa à Oruro, ville typique de l'Altiplano sise au bas d'une chaîne de collines. Ce mur ne suffit pas à la protéger des vents froids soufflant de l'immense pampa qui l'encerclé. La fondation de la ville remonte à 1606, et sa population plutôt cosmopolite est aujourd'hui d'environ 40,000 habitants. Oruro est un point de jonction du chemin de fer national et sa proximité des mines d'étain favorise son développement.

En ces jours de carnaval, la ville regorgeait de touristes venus de partout pour assister aux célèbres divertissements et spectacles qui lui sont particuliers. Surtout aux *diabladas*, danses originales, analogues aux Jeux du Moyen âge, et qui représentent le combat des bons anges contre les mauvais anges. Le religieux et le païen s'entremêlent dans ce drame. Le dimanche de la Quinquagésime, les danseurs vont à la messe et promettent à la Vierge de danser en son honneur jusqu'au

Aux jours de carnaval, on vient de partout pour assister aux DIABLADAS (danses).



dimanche suivant dit « de la Tentation ». Des prix fabuleux sont payés pour les costumes richement brodés.

Le train que nous devons prendre à Oruro, à destination de Cochabamba, avait suspendu son service régulier à cause des éboulis. Les Oblates de l'Immaculée nous accueillirent chez elles très fraternellement. A Oruro, elles s'occupent d'œuvres sociales et travaillent en collaboration avec les Pères Oblats à l'affermissement de l'Eglise. Un renouveau spirituel apparaît en plusieurs centres miniers. Il est dû surtout à l'influence du poste de radio Siglo XX opéré par les Oblats et connu sous le nom de *Emisoras Pio XII*.

Notre séjour à Oruro fut des plus agréables. Il se termina le Mercredi des Cendres avec la reprise des communications par chemin de fer.

A notre arrivée à la gare, à 8 h. 30 du matin, des centaines de voyageurs faisaient la queue au guichet des billets... Deux heures après, nous détenions les nôtres. Le train ne s'ébranla qu'au milieu de l'après-midi. Nous espérions être chez nous dans la soirée, vers les 11 heures. Mais voilà qu'à 9 heures, le train s'immobilisa sur un pont. On nous avertit qu'une roue de la locomotive était brisée... Trois heures de panne, après quoi il fallut rouler à très petite vitesse jusqu'à 5 heures du matin, moment de notre entrée en gare à Cochabamba.

Dans dix minutes, pensions-nous, nous serons chez nous. Erreur! Vu l'heure matinale, les taxis étaient rares. Nous montâmes dans une voiture où avaient déjà pris place un couple et leur enfant. Le chauffeur proposa d'aller conduire d'abord nos compagnons. La voiture s'engagea dans une rue non pavée, fort boueuse, et s'échoua dans un trou de boue... Un taxi passa et vint à la rescousse, mais son moteur cessa aussitôt de fonctionner...

Plus tard, des travailleurs survinrent: ils réussirent à tirer du trou le premier taxi. Nous y remontâmes. Deux heures s'étaient écoulées depuis notre départ de la gare. En cinq minutes, nous

étions chez nous. Ouvrant la portière, je m'exclamai: « Enfin, chez nous! » Mais... au même instant, je plongeais dans une fosse de deux pieds creusée dans la chaussée en vue de la plantation d'un arbre! Je sortis de là couverte de boue et pâle à souhait.

A ce moment précis, nos compagnes, revenant de la messe, tournaient le coin de la rue Oruro. Leur large sourire de contentement, après une attente inquiète de cinq jours, nous fut une bienvenue expressive.

Pour ma part — et Sœur Marie-Monica n'en pense pas moins — je déconseille l'exploration de la Bolivie aux temps des pluies et du carnaval.





GUATEMALA

COMMENT TOTONICAPAN REVIT LE DRAME DE LA PASSION

par SOEUR PHILIPPE-DU-SAUVEUR, m.i.c.

(Thérèse Bernier, d'East Angus).

Avec l'ouverture du carême, les fidèles de la région de Totonicapan se plongent dans l'esprit du mystère de la Rédemption, en prenant part à un solennel chemin de la croix à travers les rues de la ville. Trois ou quatre mille personnes accompagnent Jésus chargé de sa croix. Cette magnifique statue, grandeur naturelle, est vêtue de velours violet brodé d'argent et portée par vingt-quatre hommes qui se remplacent de distance en distance. A chaque station, la foule tombe à genoux et lance vers le ciel des cris de repentir: « Pardon, Seigneur, pardon! »

Cette paraliturgie populaire, qui se répète tous les vendredis de la sainte Quarantaine, n'est qu'un prélude aux manifestations extraordinaires de la grande Semaine.

Jeudi saint : apprêts du drame

Les bancs ont disparu de l'église afin de permettre aux très nombreux assistants de s'y caser. Aux abords des confessionnaux, de longues files de pénitents se traînent sur les genoux selon la coutume, ici. Des disques de musique funèbre jouent presque

sans interruption, sauf pendant les offices religieux. A 9 heures de la matinée a lieu la procession du « Grand Silence ». Cette fois, Jésus portant sa croix est suivi de la Vierge des Sept-Douleurs habillée de velours noir sur lequel un glaive d'argent étincelle au soleil. Cette procession semble avoir pour but de donner le signal du recueillement propre aux cérémonies commémoratives sur le point de se dérouler.

Avant la messe, l'officiant bénit solennellement le matelas et l'oreiller neufs qu'une bienfaitrice a offerts pour la sépulture de Jésus. Plus de 2,300 communions sont distribuées en ce jour. Notre chapelle privée sert de reposoir. L'autel disparaît sous un énorme rocher que domine une croix d'une dizaine de pieds et au bas de laquelle se trouve le tabernacle. Des tentures rouges et or servent de fond. De la voûte, retombe un tulle de couleur pâle formant un dôme gracieux. Tout le chœur n'est qu'un parterre de lis et de lumière. Il y brûle une quantité de cierges dont certains pèsent cinq livres. Quand le prêtre apporte la sainte Réserve, il s'avance sur un tapis jonché de pétales de roses.

Non loin de l'église, se dressent deux vastes estrades: l'une, sur la façade de l'école normale, représente le palais de Pilate, l'autre, du côté opposé, sous le portique du théâtre municipal, la résidence d'Hérode. Toute la journée, des troupes de Juifs en costume multicolore parcourent la ville en tous sens, cherchant des adeptes. Plus tard passe un cortège de licteurs et de cavaliers fièrement drapés dans leurs manteaux de pharisiens. Tous vocifèrent: « A mort, le Nazaréen! » Dans la soirée, s'instruira le procès, puis on traînera le Christ d'un tribunal à l'autre et dans les principales rues de la ville.

A l'intérieur de notre chère église, on oublie ce va-et-vient tumultueux pour rendre hommage à Jésus dans son Eucharistie. Des groupes de centaines d'adorateurs de tous les cantons de Totonicapan se succèdent sans arrêt. Les Indiens aiment beaucoup chanter et le font aisément à deux ou trois voix. Et quelle ferveur dans leur prière! Chose peut-être unique au monde, la paroisse de Totonicapan donne congé au sacristain pour la durée de la Semaine sainte. Les six cents militants de l'Action Catholique se chargent de ses fonctions et assument ses responsabilités. Chacun s'acquitte de sa part avec fidélité. Au début d'une procession, l'organisateur va même jusqu'à recommander aux dames et aux jeunes filles de remonter leur châle pour se couvrir la tête par respect pour la cérémonie.

Vendredi saint: processions symboliques

Au matin du Vendredi saint, toute trace des scènes théâtrales de la veille a disparu: seul Judas reste pendu à un arbre de la place publique. C'est dans un silence profond et respectueux que, vers 9 heures, débute un chemin de croix des plus solennels. En tête, la croix escortée de deux thuriféraires; derrière, l'acte de condamnation de Jésus porté ostensiblement. Les quatorze stations entrent dans le cortège au fur et à mesure qu'elles sont recueillies, sur le parcours, aux petits autels que de bonnes gens ont érigés devant leurs maisons. Dix à douze mille personnes marchent dans un ordre parfait de chaque côté de la route tendue de verdure. Quand passe le Christ, on lui jette des pétales de roses ou bien, agenouillé au beau milieu de la chaussée, on présente un vase d'encens. Ce geste se répète pour la Vierge douloureuse et pour Véronique portées sur des brancards par des jeunes filles.

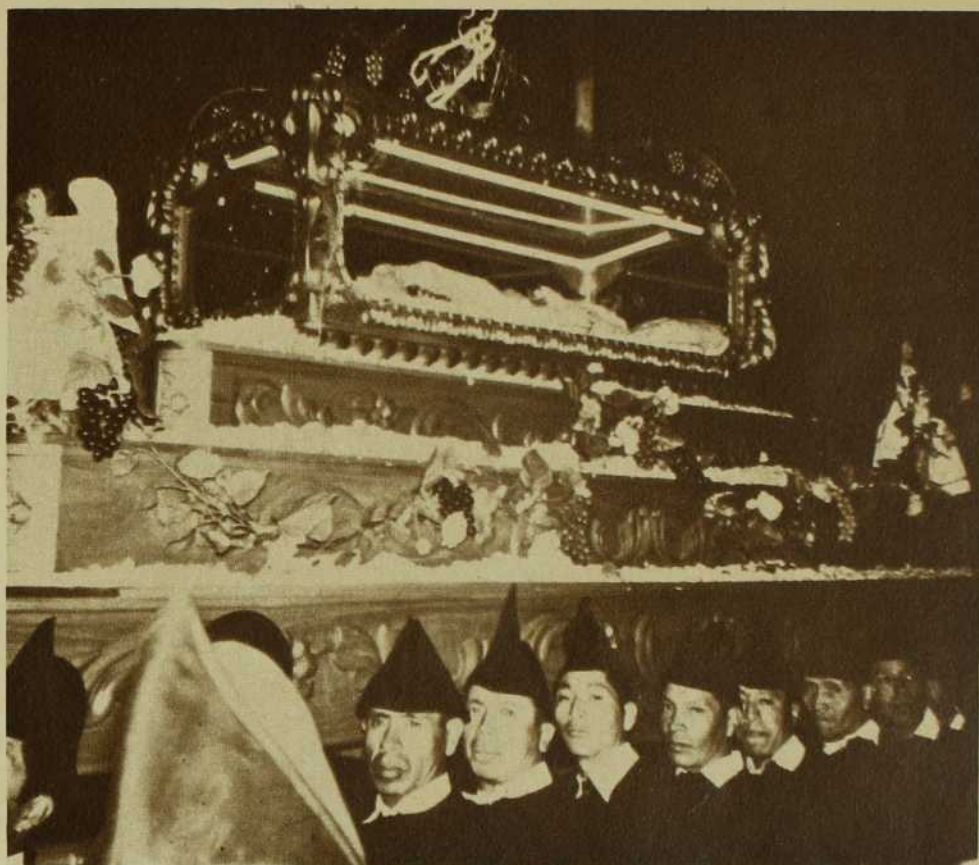
La foule répond d'une seule voix aux prières de l'officiant transmises par un puissant haut-parleur et par des relais.

Il est près de midi quand la procession revient à l'église. Impossible d'y pénétrer; quatre mille personnes s'y entassent déjà pour assister à la crucifixion. Nous devons nous y faufiler par le presbytère et la sacristie... jusqu'au chœur. Sur une croix haute de vingt pieds et dont le sommet est appuyé à la balustrade, l'on est en train de clouer un beau Christ grandeur naturelle. Le gibet est ensuite dressé face à la foule qui écoute, recueillie et émue, un commentaire des sept paroles du Christ. Puis, dans un ordre parfait — toujours assuré par les membres de l'Action catholique —, chacun s'approche pour baiser le pied de la croix.

Un peu après 3 heures, le Seigneur Jésus est descendu et déposé dans un riche coffre doré aux parois de verre. Trois cents membres de l'Association du Saint Sépulcre lui font une double haie d'honneur sur toute la longueur de l'église en attendant l'heure de l'inhumation. Tous sont vêtus d'une soutane noire avec béret et gants noirs, et munis d'une lanterne noire. A 5 heures s'ébranle une immense procession aux flambeaux. Les quatorze stations y figurent à égale distance, entre les rangs des associés. Des petits garçons vêtus de noir tiennent des rubans noirs fixés aux stations. Quarante hommes portent le tombeau du Christ placé sur un brancard à trois gradins. Les participants augmentent sans cesse. Ils ont eu la précaution de prendre avec eux plusieurs cierges,

Le Seigneur Jésus est
déposé dans un coffre
aux parois de verre.

Des membres
de l'association
du Saint-Sépulcre
lui font
une double haie
d'honneur.



afin que leur flambeau dure jusqu'au retour de la procession à l'église, à 9 h. 30. Le tombeau est alors placé dans le chœur et laissé à la vénération des fidèles. On l'enlève seulement le lendemain, après le couronnement de la Vierge de la Solitude.

Vigile pascale: le dénouement

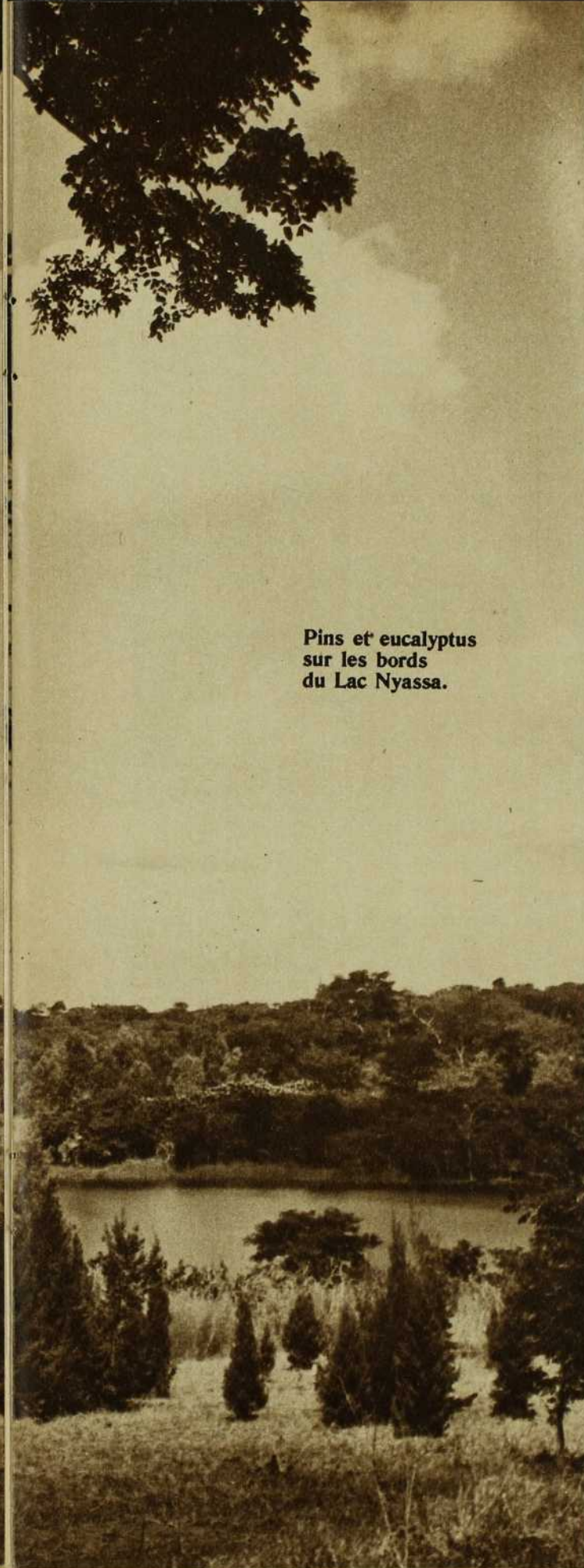
Au cours de l'office nocturne, le moment le plus pathétique est bien celui où, au chant du *Gloria* tombe le rideau blanc du maître-autel pour laisser apparaître un beau Christ ressuscité, plus haut que grandeur naturelle. Drapé d'une longue écharpe blanche, rayonnant de gloire, il émerge des lis et des roses, tenant à la main le labarum victorieux. Spontanément, on crierait: « Il est ressuscité, le Christ, notre espérance! »

Vous vous demandez peut-être comment il se

fait que les Indiens de Totonicapan, si pauvres et pour la majorité analphabètes, possèdent de si magnifiques statues et connaissent avec tant d'exactitude les détails de la Passion? Il faut dire que le Guatemala a un art supérieur de la sculpture, surtout du Nazaréen et de la Vierge des Douleurs. Ces choses sont fort anciennes et conservées avec un soin jaloux.

L'Eglise du Guatemala a passé par des périodes très difficiles, comptant peu de prêtres pour enseigner et former les fidèles d'une façon adéquate. Le peuple se chargea lui-même de maintenir vivantes les traditions religieuses, au prix d'efforts persévérants. Pour beaucoup, l'esprit religieux consiste en ces manifestations extérieures. C'est maintenant le rôle de l'Action catholique d'opérer l'intériorisation du mystère, de pénétrer les âmes du vrai sens des cérémonies publiques.





Pins et eucalyptus
sur les bords
du Lac Nyassa.



KARONGA, NYASSALAND

PLANTES MÉDICINALES

Quand n'existe pas la pharmacie du coin!

Par SOEUR MARTHE-DU-SACRÉ-COEUR ¹, m.i.c

L'Africain du Nyassa est un chercheur, et dans la riche nature, il trouve réponse à ses multiples besoins. Mais de plus en plus, les procédés modernes pénètrent chez lui, et les produits commerciaux remplacent les moyens de fortune hérités des anciens.

Selon une classification générale, le sol africain fournit en tout premier lieu les plantes nécessaires à l'alimentation sous forme de céréales, fruits, feuilles, racines, légumes, noix et huiles. En outre, il met au service de l'homme des arbres dont le bois

¹ Henriette Sylvestre, de Montréal-Nord.



AGOGO (grand-mère)

garde ses secrets...

Qui pourrait l'en blâmer?

sert à la construction des huttes et à la fabrication des meubles; d'autres dont on obtient de la teinture, de la colle ou latex, du charbon de bois et un succédané du savon; enfin, dans le domaine qui nous intéresse particulièrement, de nombreuses plantes possédant une valeur médicinale.

Cet art de se pencher sur les plantes pour en étudier les propriétés a été exercé avec tant de patience, qu'aujourd'hui il existe des remèdes indigènes pour la plupart des maladies.

Pour ne citer qu'un cas typique: un professeur m'amène un jour sa petite fille toute difforme: les os iliaques et le fémur sont disloqués; il y a hyperthermie et état semi-convulsif. Le médecin anglais de l'hôpital a diagnostiqué un rhumatisme articulaire aigu. Devant l'inefficacité des remèdes, le père décide de faire administrer à l'enfant un remède indigène. Il la conduit donc chez un parent, dans la brousse, et la petite y prend des infusions de racines de goyavier. Au bout de deux semaines, je l'apercevais à Karonga en train de s'ébattre parmi ses compagnes: toute trace du mal avait disparu.

Privé de secours médicaux, l'Africain observateur étudie l'organisme humain, ses réactions et ses modifications. Je pense à cet homme qui avait marché toute la journée portant un petit malade et qui, arrivé au dispensaire, me dit: « Mon enfant est très malade. » Comme l'enfant semblait ne point respirer, dans un geste tout naturel, je cherchai son poignet pour lui prendre le pouls; mais déjà le père avait écarté le vêtement près du cou et pressait l'endroit précis où passe l'artère carotide. Sans hésitation il déclara: « Mon enfant est mort. » Qui donc avait appris à cet illettré le point type pour percevoir la pulsation?

Dans un groupe de patients, une femme vint à se faire piquer par un scorpion. Immédiatement on voulut appeler l'infirmière. Mais une grand-mère dit: « Attendez, j'ai un remède. » Aussitôt elle brûla le scorpion, prit la cendre chaude, la mêla à une poudre de sa fabrication qu'elle tenait en réserve. Elle fit une légère incision et y appliqua ce mélange. A l'instant le mal disparut. Qui a déjà reçu une piqûre de scorpion sait fort bien quelle douleur aiguë provoque ce poison jeté dans le courant sanguin. Aucun de nos analgésiques n'en peut avoir raison avant une bonne demi-heure. Cette *agogo*, qu'on serait tenté de qualifier de sorcière, se garde bien de révéler la composition de son remède. « Lorsque je serai très vieille, marchant avec un bâton, dit-elle, je donnerai mon secret à ma fille. » C'est là le fruit de maintes recherches et de maints essais. Elle a découvert une plante mystérieuse. Serait-ce un poison qui neutraliserait l'autre? Qui blâmerait cette femme d'exiger une rétribution.



Comment se comportent nos herboristes en face d'une douleur quelconque? Les maux de tête, si fréquents, ont fait déceler l'artère temporale superficielle. Un remède provenant de racines d'arbre appelé *mazakaka* est appliqué sur une légère incision pratiquée à cet endroit. Introduit dans la circulation, il provoque une vaso-dilatation, ce qui explique le prompt soulagement. Mais cette plante médicinale n'agit que dans les cas de maux de tête où la circulation du sang entre en cause. Nos populaires aspirines remplaceront plus tard ces procédés. L'autre jour, au cours d'une visite aux malades d'un village de la brousse, je vis un vieillard qui souffrait d'une violente céphalée. Sur sa tête, l'on

M. Moyo
et son assortiment
de remèdes
magiques.



**Sœur Saint-Serge
(Jeanne-d'Arc Corriveau,
de St-Sébastien d'Iberville)
partant pour une visite
dans un village.**



avait placé un petit plat d'eau chaude, et pour conserver la chaleur plus longtemps, l'on avait ajouté des charbons chauds à l'eau... C'est la version primitive du sac d'eau chaude!

Plusieurs plantes non identifiées sont utilisées, soit dans leurs racines ou leurs feuilles, en décoction pour soulager les douleurs rhumatismales ou tout autre malaise passager. Très souvent, à la région douloureuse, on pratique de petites incisions assez profondes pour percevoir le sang. Alors on applique des feuilles séchées réduites en poudre ou bien de la suie.

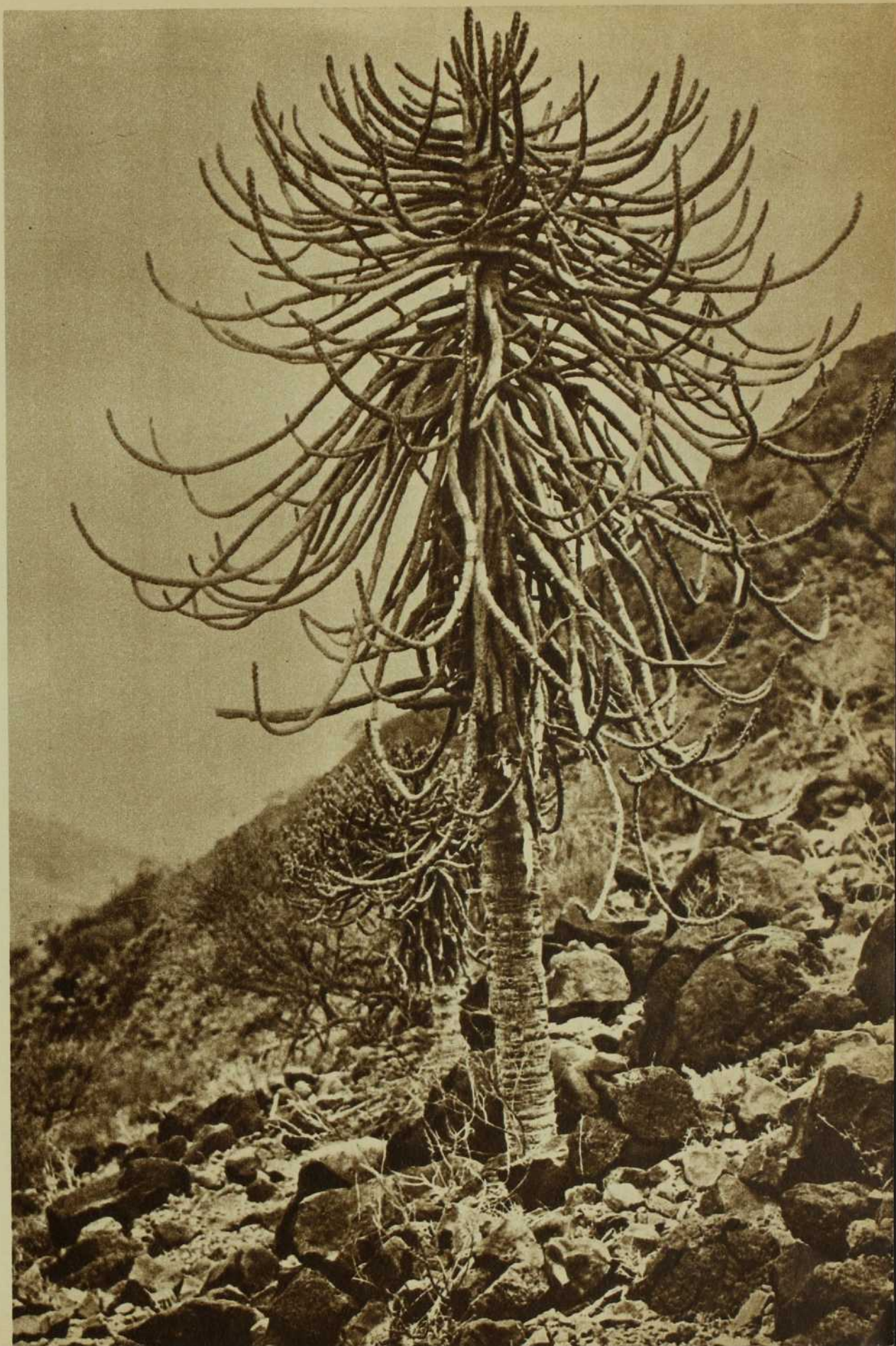
Pour le traitement des ulcères tropicaux, si communs durant la saison des pluies, on badigeonne ces plaies avec un liquide laiteux que sécrète l'euphorbe. Pour les brûlures, le blanc d'œuf demeure le remède d'urgence.

Une élève de notre école donnait des signes de goître externe. Le médecin, n'ayant pas ce qu'il fallait pour l'opération, conseilla le recours aux remèdes indigènes. L'adolescente revint à l'école avec une tisane de myrica à l'odeur iodée, traitement propre au goître. Après quelques mois, il y avait involution complète.

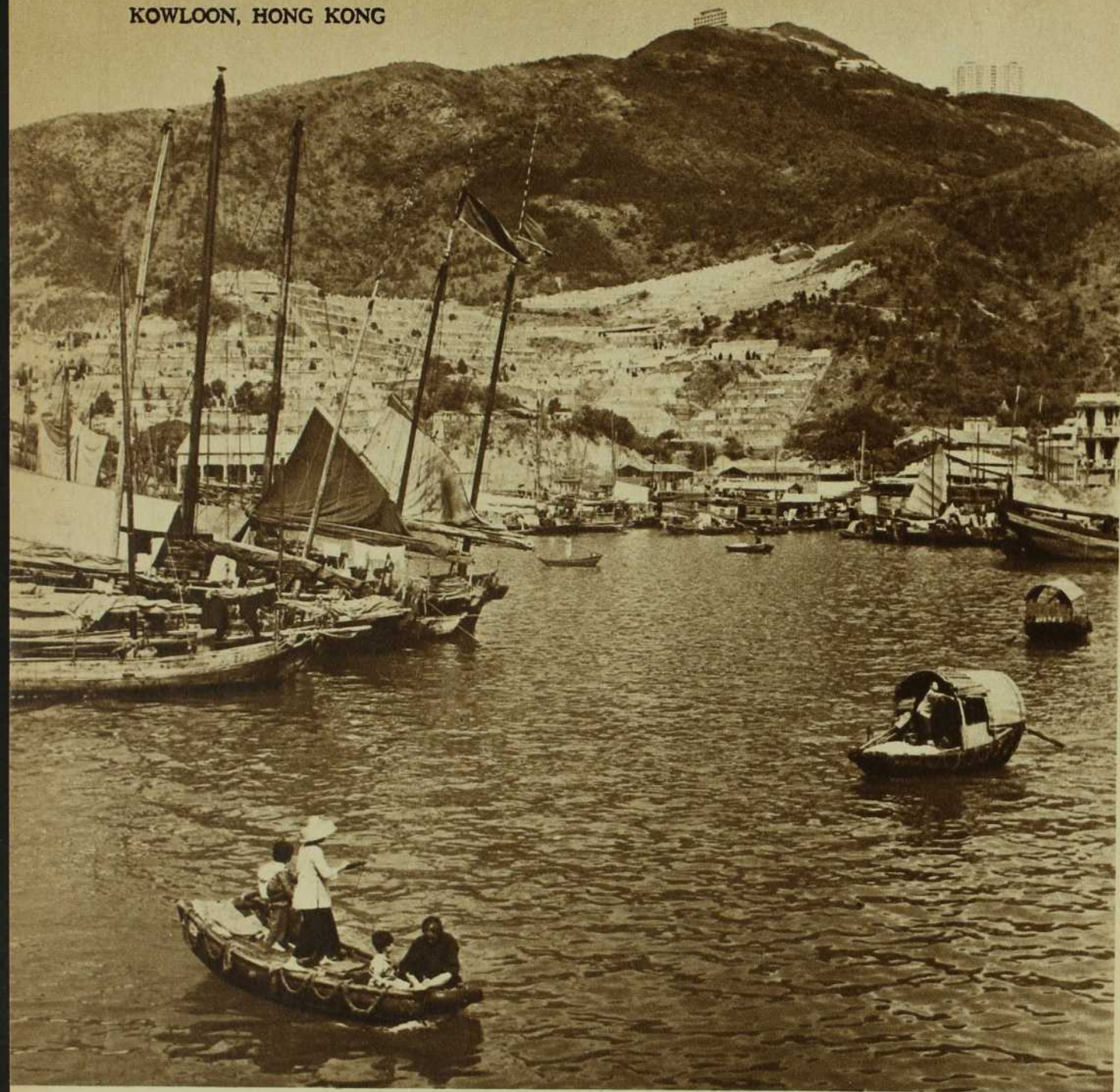
Lorsqu'une personne perd connaissance, on a tôt fait de la ranimer en lui placant dans les narines des tisons enveloppés dans un petit linge. Forcée de respirer la fumée qui se dégage, elle reprend ses esprits dans un éternuement.

Des recherches sérieuses sur les plantes médicinales africaines pourraient amener la découverte de valeurs curatives réelles. L'erreur, pour l'Africain, c'est qu'il ne se soucie pas du dosage, et que les remèdes ingérés en trop forte quantité occasionnent d'autres désordres quand ils n'entraînent pas l'empoisonnement.

L'euphorbe
sécrète
un liquide
laiteux
qui guérit
les ulcères.



KOWLOON, HONG KONG



POUR TROUVER LE CHEMIN
DES CŒURS

« Que reste-t-il de la Chine d'il y a vingt-cinq ou trente ans? me demande-t-on parfois. A Hong Kong, les filles ne possèdent même plus la souplesse des doigts de leurs mères: elles ne savent guère broder ni piquer l'aiguille comme le faisait si naturellement la Chinoise d'autrefois! »

Ce qui reste, et je suis fier de le dire, c'est la bonté de cœur de ce peuple sympathique. Oui, les Chinois sont bons; les policiers de Kowloon, en particulier, m'en fournissent chaque jour des preuves. Voulez-vous le constater vous-

mêmes? Venez avec moi pour une visite dans les familles de ces braves officiers de la sûreté publique.

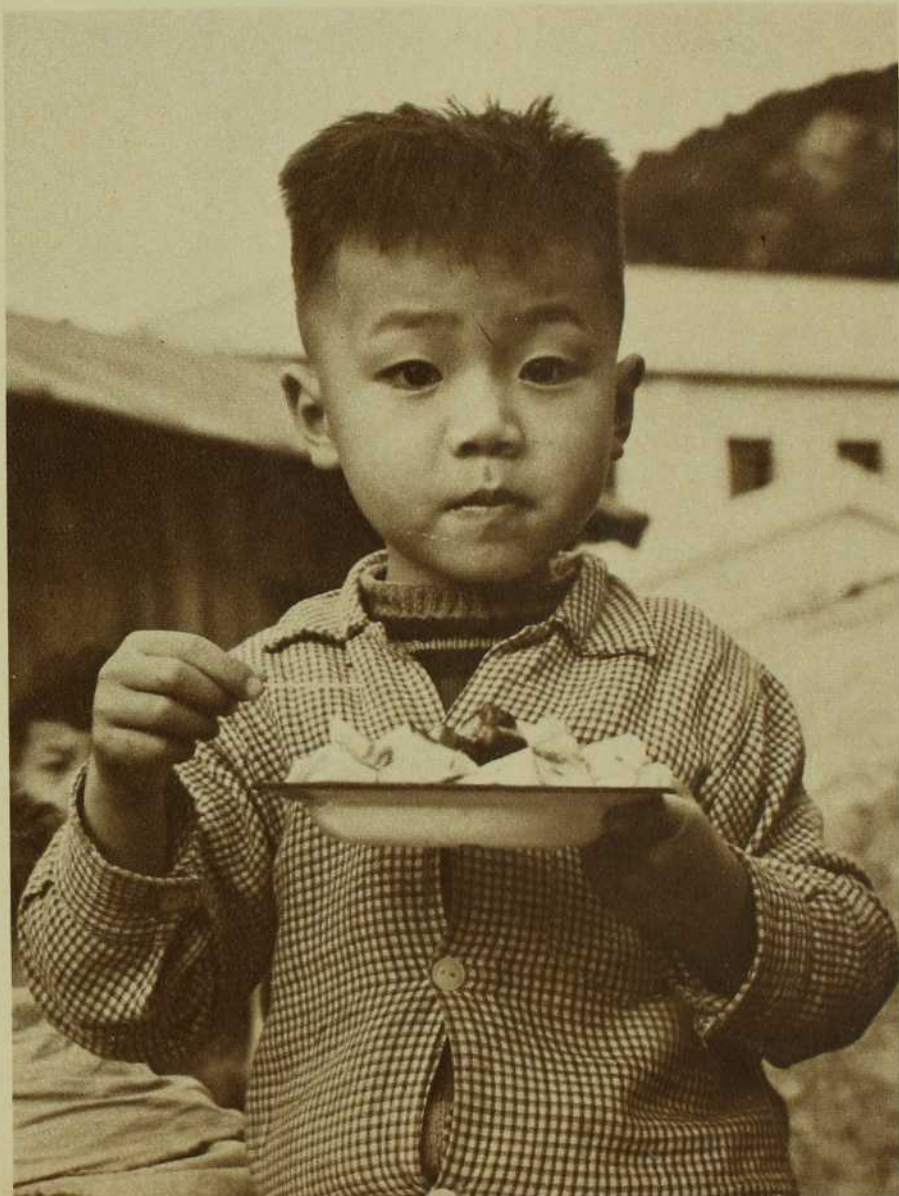
Plusieurs de ces Chinois originaires du Nord sont des baptisés d'assez longue date, d'autres de date plus récente, d'autres encore ne sont que catéchumènes. Chez les premiers, la ferveur baisse parfois, et c'est mon cauchemar. Devrais-je tancer vertement pour leurs négligences? On me le conseille quelquefois, mais à la sévérité, je préfère toujours la mansuétude, et surtout la prière. En vain prêcherait-on, si la grâ-

ce ne venait toucher les âmes.

Trois gros édifices de huit étages, abritant une quinzaine de familles par étage, voilà ma paroisse! L'ascenseur m'emporte tout de suite au huitième: la descente sera plus facile!

Pas besoin de sonner ni de frapper: les portes sont grandes ouvertes à cause de la chaleur. La mer, à cent pas, envoie une brise rafraîchissante à toute la famille installée autour d'une natte. On confectionne, de ce temps-ci, des fleurs en plastique, et même M.

Un de mes
jeunes
amis
chinois.



le Caporal Miao, aujourd'hui en congé, est de la partie. Souvent dispersés et tristes, ils semblent heureux de se trouver ensemble. Pourrais-je obscurcir cet instant de soleil par des reproches? Je ne m'en sens pas le courage.

On m'offre une chaise. Eux sont assis sur le plancher en ciment, humbles et pleins de simplicité. Avec douceur, je parle du bon Dieu, de son amour, et de la réponse qu'il attend de ses enfants, réponse d'amour aussi, laquelle doit se traduire par l'observance des commandements, des préceptes de l'Eglise, donc de celui du dimanche si souvent violé. On m'écoute, on reconnaît sa culpabilité, mais il y a tant d'excuses: le budget en souffrance, le travail à livrer, le mauvais exemple des voisins, etc. On m'a comprise, on promet de s'amender, mais... je n'ai pas tancé.

Passons au logis suivant. Même installation, même métier. Jusqu'aux doigts des jumeaux de trois ans qui se prêtent à la besogne commune: joie d'aider, de se sentir utiles!

On reçoit la religieuse comme une amie; elle est estimée en ce milieu, et Dieu aimé en elle. Si l'on oublie les devoirs de la religion, le cœur n'est pas méchant. Des chrétiens encore si près du paganisme ont peine à changer leurs habitudes. Indulgence donc et surtout patience! L'espoir repose en la génération de demain.

Mon ardeur apostolique ne faiblit pas. J'entre dans un foyer dont le père est catéchumène, tous les autres membres étant baptisés. Une leçon de doctrine d'une heure, coupée par un service rendu aux tout petits qui n'arrivent pas à fixer une fleur sur sa tige; un mot, un conseil à l'ainée occupée à préparer la bouillie en l'absence de la maman partie au marché, et c'est l'heure du retour au couvent.

Mon aujourd'hui missionnaire est déjà terminé. Que vaut-il devant Dieu? Je l'ignore. Demain

matin, je l'offrirai avec le pain et le vin du Sacrifice, afin qu'uni à la divine Victime, il devienne un holocauste d'action de grâces envers l'adorable Trinité, en mon nom comme au nom de toutes ces âmes qui me sont chères. A elles, je reviendrai ensuite porter

Dieu, sa Parole, son amour, sa miséricorde. Voilà mon rôle si beau, si exaltant, de missionnaire chez les Chinois au bon cœur de Hong Kong!

SŒUR BLANDINE-DE-JÉSUS, m.i.c.

(Blandine Simard, de Roberval)





TAIPEI, FORMOSE

Elles sont trois choisies du Seigneur, les premières jeunes Taiwanaises à désirer la vie religieuse dans notre Société. Naguère encore, leur pensée n'allait pas plus loin que l'horizon de Kuanhsi ou de Suao. Vivre honnêtement en aidant leur famille, tel était leur idéal.

Avec l'arrivée de notre Communauté au district de Kuanhsi, leur idéal s'enrichit de valeurs inconnues et prit des dimensions nouvelles. La religion vécue et enseignée par nos ex-missionnaires de la Chine continentale les enthousiasma: on chercha un contact, l'occasion de rendre service; on voulut bientôt suivre des cours de doctrine en vue de l'admission au baptême.

De catéchumène on devint néophyte. La semence de vie divine jetée dans l'âme agit comme un ferment dans la pâte: on rêva d'un christianisme rayonnant.

La chrétienté taiwanaise en formation manquait de collaborateurs apostoliques: les missionnaires firent appel aux néophytes pour l'enseignement du catéchisme. Nos trois jeunes chrétiennes, soucieuses de remplir adéquatement leur tâche, s'astreignirent à des heures d'étude sérieuse et quotidienne. Sans s'en douter, à approfondir l'Évangile pour

ÉTAPES D'UNE FOI VIVANTE

Par SOEUR MARIE-ESTHER, m.i.c.

(Alice Buteau, Notre-Dame-de-la-Guadeloupe).

mieux le communiquer aux autres, elles en arrivèrent à trouver un goût exquis à la Parole de Dieu. Le Christ se découvrit à elles avec ce charme irrésistible qui a bouleversé tant d'existences depuis vingt siècles. Alors, pour connaître et aimer davantage, elles entrèrent dans la congrégation mariale dont les Sœurs s'occupaient à Kuanhsi et à Suao. Cette nouvelle étape de leur itinéraire spirituel les orienta vers un autre sommet: la vie religieuse.

Curieuse coïncidence, les trois jeunes filles, qui habitaient des endroits différents et ne se connaissaient point, confièrent presque au même temps à nos missionnaires leur désir de se donner à Dieu dans la Société de l'Immaculée. Les supérieures comprirent la nécessité d'ouvrir une école apostolique à Taipei pour cultiver ces vocations providentielles.

L'école s'ouvrit en septembre 1961. Maria-Goretti Sun, catéchiste préparée par Sœur Sainte-Elisabeth¹, quitta Kuanhsi pour venir dans la capitale. De son côté, Marguerite Liao, jeune fille de Suao, préparée au baptême par Sœur Marie-Joséphine², en faisait autant. Plus tard, Thérèse P'ang, de Yu Chan (Kuanhsi), se joignait à elles.

Actuellement, les trois poursuivent leur cours supérieur à une école du voisinage. Le dimanche, elles reprennent leur fonction d'autrefois et enseignent le catéchisme à la centaine d'enfants catholiques de notre secteur. Elles font aussi partie de la chorale que dirige Sœur Saint-Gilbert³, chorale qui commença ses activités à la messe de minuit 1962.

Le temps de la probation n'inclut pas que de l'étude. Il faut voir l'ardeur et l'habileté de nos

¹ Blanche Ménard, de Sainte-Elisabeth.

² Eliane Gravel, de Saint-Prosper.

³ Jeannine Bélair, de St-Barthélemy.



Le temps
de la probation
n'inclut pas
que l'étude.



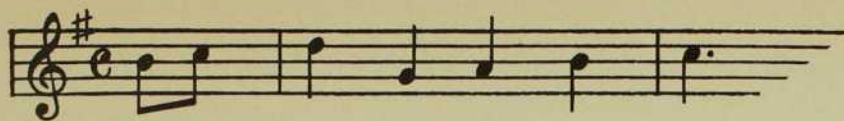
Sœur Sainte-Rose (Jeanne Sans-chagrin, de Charlesbourg) prend part aux jeux du trio.

jeunes à manier la raquette! S'il pleut, elles saisissent la mandoline orientale et y jouent tous les airs du folklore taiwanais.

A l'époque des vacances, l'école apostolique est déserte: les aspirantes retournent à leur foyer respectif. Mais la joie et l'entrain avec lesquels elles nous reviennent nous disent leur volonté d'atteindre un jour à leur idéal de vie religieuse. Dans leur nouvel uniforme au monogramme de Marie, elles

sont fières de travailler à leur formation apostolique. Pas de meilleur stimulant pour elles que de se retrouver avec les missionnaires aux pieds du Maître, à la chapelle, ou de partager quelque-une des récréations de la Communauté.

Nous espérons voir augmenter le nombre de jeunes Taiwanaises prêtes à se consacrer à l'apostolat. Il en faudrait tant pour annoncer le Christ à la sympathique population de l'Ile!



En parallèle:

Musique et langue japonaises

par SOEUR PAULINE-DE-LISIEUX ¹, m.i.c.

Tous les êtres humains, quelle que soit leur race, connaissent les mêmes sentiments, les mêmes émotions, et ressentent le besoin de les exprimer au moyen du chant et de la danse. Qu'est-ce que le folklore sinon la projection de ce besoin instinctif de l'homme d'accomplir son travail quotidien, de traduire les mouvements qu'éveillent en son âme, les événements de la vie courante: gaieté, tristesse, souffrance, colère, amour, etc. En conséquence, la musique orientale, expression du peuple, possédera les mêmes caractéristiques que la langue. Un exemple emprunté à l'Ecole de Langue Tokyo Nihongo Gakko, où j'étudie le japonais, met en lumière cet énoncé: certain matin que le professeur voulut illustrer la différence entre la langue japonaise et la nôtre, la manière dont chacune se conçoit, il nous fit entendre la Cinquième Symphonie de Beethoven (on sait l'ampleur du thème!) pour rendre le français ou l'anglais, et une pièce de koto pour le japonais. Or le koto est un instrument à sonorité très belle; cependant, sur ses cordes, la mélodie semble quelque peu monotone à des oreilles occidentales.

La musique japonaise est, de tous les arts du pays, le plus méconnu à l'étranger. Rien de surprenant, car on n'y a guère l'occasion d'écouter cette musique. Et par ailleurs, qui va s'assujettir à étudier le japonais, langue difficile, introduisant à une culture orientale? On préfère se tourner vers une autre langue plus répandue dans le monde et dont on se servira un jour.

うたがはね
心に
梅の花

木
田
詩

L'esprit grammairien, très développé chez nous qui parlons une langue à flexions, a appliqué ses mêmes exigences à la musique qu'au langage. Très sensibles au pouvoir expressif de la musique, les Japonais par contre ne semblent pas avoir cherché à élaborer une théorie musicale.

La langue japonaise est d'une originalité extraordinaire. Sonore comme l'italien, elle n'a pas d'accent tonique mais un accent rythmique qu'une bouche étrangère ne maîtrise pas aisément. Il en va de même de la musique japonaise soumise à une mesure binaire à deux ou quatre temps. Notre oreille ne saisit pas facilement ce rythme parce qu'il y manque le temps fort et que des ornements imprévus brisent souvent la mesure.

Le japonais moderne qu'on enseigne dans toutes les écoles officielles du pays n'est plus celui des premiers âges. Tout en gardant son génie particulier, il s'est enrichi au cours des siècles de nombreuses acquisitions et a subi d'heureuses modifications qui l'ont assoupli et harmonisé d'une façon hautement esthétique. En Occident, la musique d'autrefois fut remplacé par un art nouveau. Il a fallu les tra-



Le koto est un instrument à sonorité très belle; cependant, sur ses cordes, la mélodie semble un peu monotone à des oreilles occidentales.



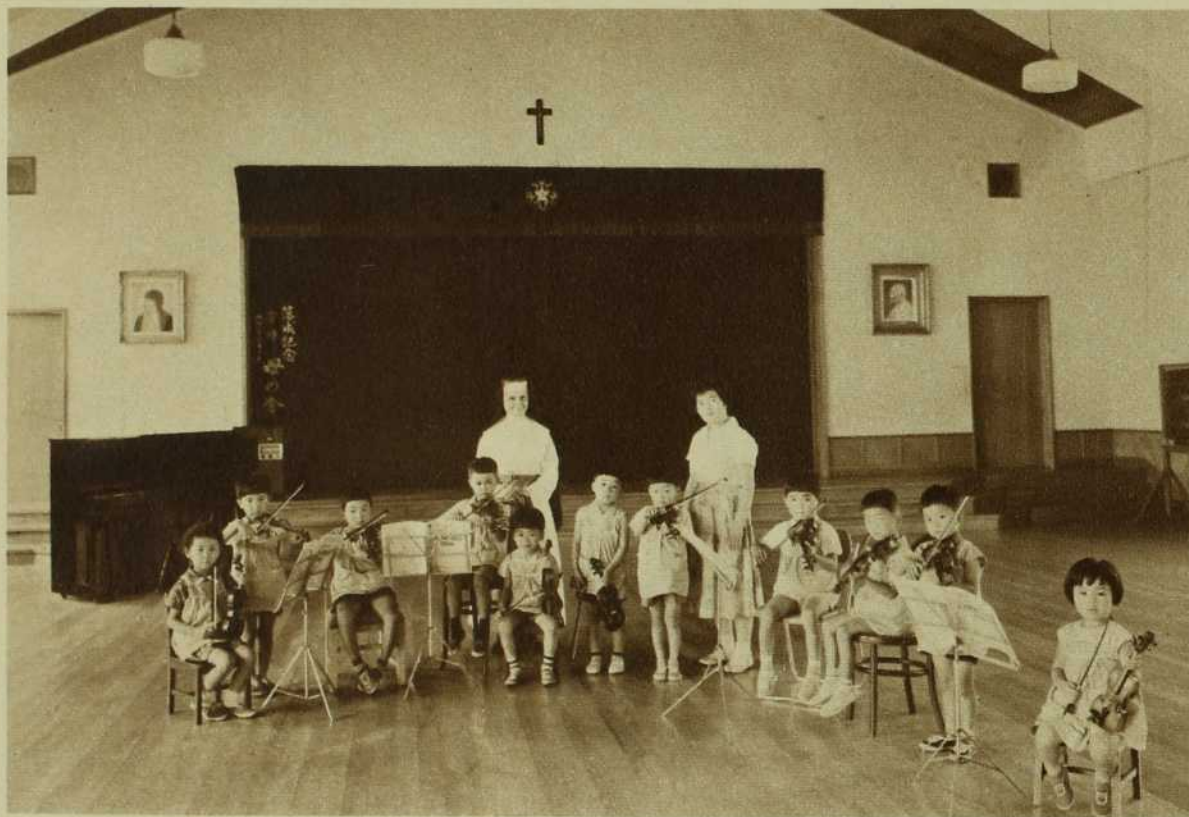
Le shamisen, autre instrument à cordes du Japon.

vaux méritoires des musicographes, dans les bibliothèques, pour tirer de l'obscurité les œuvres du passé. Au Japon, la plupart des genres anciens subsistent encore: par exemple, la musique de Cour et les danses remontant à douze siècles. La carrière artistique est souvent héréditaire: l'on se transmet de père en fils les secrets de la technique. Cette préservation des formes anciennes est précieuse en soi et pour l'histoire de l'art.

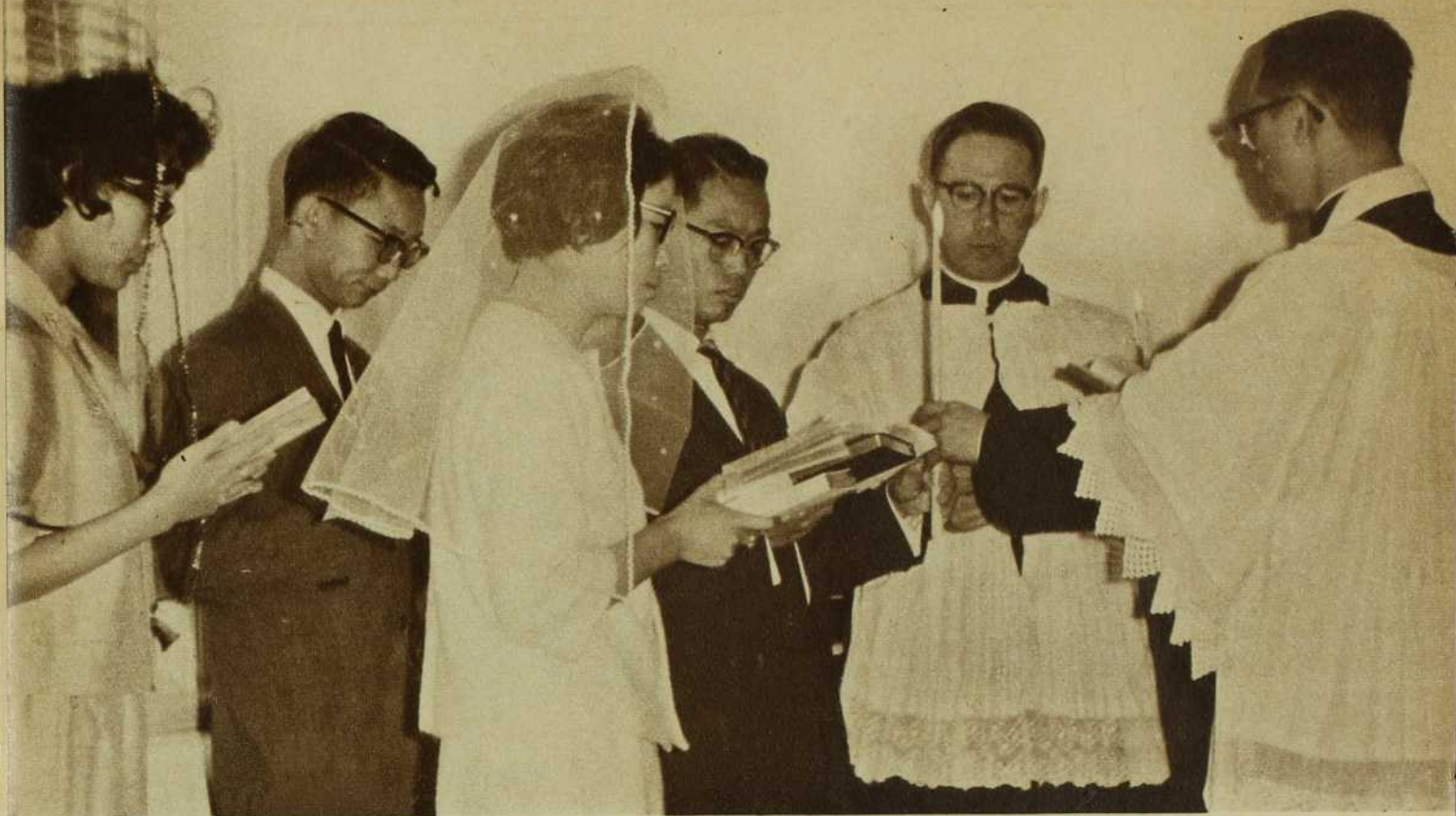
Depuis la dernière guerre mondiale, l'étude des langues étrangères comme l'anglais, le français et l'espagnol a pris une importance singulière. Du jardin d'enfants à l'université, des cours de grammaire et de conversation anglaises surtout attirent les jeunes Japonais. Eh bien! si les langues occiden-

tales ont gagné la faveur de tous, on peut dire que la musique européenne en a fait autant. Tokyo, à lui seul, compte sept grandes universités pour la musique dont trois spécialisées en éducation musicale. L'une de ces dernières reçoit environ 1,450 futurs professeurs, une autre 2,000. Au Japon, il y a vingt-sept manufactures de pianos, huit d'orgues électriques. Mentionnons encore qu'en 1963, se tenait à Tokyo un Congrès international pour l'Éducation musicale.

La conclusion de cette brève esquisse se résume en quelques lignes: la musique du Japon mérite d'être connue tout autant que ses arts plastiques qui nous sont déjà familiers. Quant à la langue japonaise, elle témoigne du raffinement de l'âme nationale.



Les jeunes virtuoses de Sœur du-Saint-Nom-de-Marie (Rita Blais, de Thetford Mines).



Le 29 septembre 1963, en la chapelle de notre Centre Chinois, Miss Myra Heung et son ami, M. Samuel Lee, recevaient le baptême.

Myra, diplômée en bibliothéconomie et employée à la bibliothèque médicale de l'Université d'Ottawa, avait voulu étudier le français pour faciliter son travail. S'étant adressée au Centre, elle suivit les cours de Sœur Saint-Philippe.¹ Un jour elle exprima son regret de n'avoir aucune religion. « J'aime la religion catholique, dit-elle, mais j'ai si peu de temps!... j'étudierai plus tard. »

Pour ne pas laisser éteindre ce beau désir, Sœur Saint-Philippe profita des leçons de français pour parler de la religion et de la prière. Elle engagea fortement son élève à demander tous les jours le don surnaturel de la foi, Myra et son ami prirent l'habitude de venir chez nous à la messe dominicale.

¹ Annette Beaudoin, de Champlain.

Au Centre Chinois d'Ottawa

Par SOEUR SAINTE-NINA, m.i.c.

(Nina Ennis, de Salem, Mass.)



L'eau du baptême
coule sur le front
de M. Samuel Lee.

Myra reçoit sa première hostie.

Mais voilà que les parents non chrétiens de Hong Kong pressèrent les jeunes gens de contracter mariage en 1963, année chanceuse d'après les pronostics. Il fallut accélérer l'instruction religieuse des futurs époux, ce dont se chargea le R. P. C. Lee, C.D.D. Et c'est ainsi que, dès septembre, ils se trouvèrent prêts à entrer dans l'Eglise.

Une trentaine d'étudiants et d'étudiantes de l'Université assistèrent à la cérémonie du baptême dont le R. P. R. Bastien, o.m.i., donna un commentaire tandis que le Père Lee accomplissait les rites. La sainte messe fut célébrée immédiatement après et les néophytes, cierge en main, firent leur première communion. Un repas de fête, servi au Centre chinois, réunit les invités dans une atmosphère de fraternité, de joie et de paix.

Le 12 octobre avait lieu en l'église Saint-Joseph le mariage de Myra et de Samuel. Ils avaient tenu à ce que les Sœurs missionnaires du Centre fussent là pour représenter la parenté absente. Ces jeunes chrétiens d'hier édifièrent beaucoup les assistants par leur grande piété et leur calme. A l'issue de la cérémonie, une réception rassembla au Centre Universitaire leurs confrères et amis.



Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

CANADA

MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40.
OUTREMONT, 314, Chemin Sainte-Catherine, Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagauchetière Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception 236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 50, rue Saint-Joseph.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, Qué.,
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
OTTAWA, 30, rue Goulburn.
PERTH, N.-B., C.P. 259.
EDMUNDSTON, N.-B., 85, rue Victoria.

ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

HONG KONG

MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
MAISON NOTRE-DAME-DE-L'ESPERANCE,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

KUANHSI, 783 Cheng I Lu, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China.
SHIH KUANG TSE, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China.
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Republic of China.
SUAO, 36 Chung Cheng Rd., Suao Ilan Hsien,
Taiwan, Republic of China.

JAPON

KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama shi, Fukushima ken.
WAKAMATSU, 480, Sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

ITALIE

ROME, via Giacinto Carini, 8.

MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar.
AMBOHIBARY, Sambaina, Madagascar.
ANTSIRABE, Paroisse Ste-Thérèse de Mahazoarivo.

PEROU

PUCALLPA
LIMA, Escuela Maria de la Providencia,
Napo y Centenario, Azcona (Brena.)

GUATEMALA

TOTONICAPAN, Colegio P. Betancourt, Guatemala, A.C.

BOLIVIE

SANTA CRUZ, Cardinal Cushing Business College,
Calle Lemoine, Casilla 70.
COCHABAMBA, Academia Comercial, Calle Oruro No 3403,
Casilla 1667.
IRUPANA, Hospital Nuestra Senora de la Providencia,
Irupana, Sud Yungas.

CHILI

ANCUD, Colegio Inmaculada Concepcion, Calle Errazuriz.

ILES PHILIPPINES

MANILLE, Immaculate Concepcion Anglo Chinese Academy,
General Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
SAN JUAN, Little Baguio, Rizal.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO City, 11, Paedal.

ANTILLES

LES CAYES, HAITI.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBE, Haiti.
CAP-HAITIEN, Haiti.
CHANTAL, Haiti.
TROU-DU-NORD, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, Orphelinat, Cité no 2, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, Noviciat, Cité no 2, Haiti.
CROIX-DES-BOUQUETS, Haiti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
C. P. no 4, Saint-Marc, Haiti.
LA BOULE, Haiti.
HINCHE, Haiti.

COLON, Province de Matanzas, Cuba.

AFRIQUE

KATETE, Champira P. O., Nyasaland, C. Africa.
MZAMBAZI St John's Parish, Eutini P. O., Nyasaland, C. Africa.
RUMPI, St. Patrick's Parish, Rumpi P. O., Nyasaland, C. Africa.
KARONGA, St Mary's Parish, Karonga P. O., Nyasaland, C. Africa.
MZUZU, Convent School, Mzuzu P. O., Box 24, Nyasaland, C. Africa.
NKATA BAY, Nkata Bay P. O. Box 9, Nyasaland, C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107, Northern Rhodesia, C. Africa.
KANYANGA, Lundazi P. O., Northern Rhodesia, C. Africa.
NYIMBA, Sacred Heart Hospital, Northern Rhodesia, C. Africa.
CIKUNGU, Kazimuli P. O., Northern Rhodesia, C. Africa.

